littérature

À partir de la mort de son oncle dans un naufrage, Marie Richeux rend la parole aux familles de marins.

Silence radio

Officier radio
de Marie Richeux
Sabine Wespieser, 240 p., 21 €

Animatrice d'une émission littéraire sur France Culture, Marie Richeux s'intéresse à une autre voix de radio, celle qui est à bord de l'*Emmanuel-Delmas*. Et l'officier radio, c'est son oncle Charlot, qui a péri en mer après la collision du cargo de marine marchande avec un pétrolier italien. *« Un marin. Un naufrage. Un mystère. Une disparition. Il faut croire que j'aimais ça. J'aimais le drame »*, confesse l'autrice, qui n'était pas née à l'heure de l'accident inexpliqué, en juin 1979. *« On ne saura jamais »*, répète-t-on inlassablement dans la famille. Il n'en faut pas plus pour motiver la romancière.

« Lutter contre la disparition des êtres. »

Vingt-sept marins y ont laissé leur vie. Coupures de presse, témoignages, récits familiaux… Marie Richeux enquête, interroge, rassemble des bribes : *« Dans mon désir – si précoce – d'enregistrer des voix, des paroles (…) il y a la volonté farouche de lutter contre la disparition des choses et des êtres, les enregistrer pour leur garantir une mémoire, les fixer quelque part. »*

Dans le silence des cœurs, il y a toujours cette blessure qu'elle questionne et ravive chez ses proches : *« Les femmes de marins disparus ne sont pas veuves, elles sont des femmes d'absents »*, notait l'écrivain brestois Alfred de Courcy (1816-1888).

Au fil de chapitres courts, nerveux, l'enquête publique progresse et l'émotion intime reste palpable. Drame familial si longtemps pris dans les rets du silence, la disparition de l'oncle Charlot donne l'occasion à Marie Richeux de faire entendre dans un texte ciselé le courage des peuples de marins. Tout n'est pas élucidé, mais il y a l'écriture. Rien d'autre à ajouter. Silence radio.

Christophe Henning

Sur cette île du Pacifique où Japonais et Américains se sont affrontés, les traces du conflit sont inscrites dans le paysage.

L'île de Peleliu, théâtre de guerre

Les Fantômes de l'Île de Peleliu
de Bruno Cabanes
Seuil, coll. « Fiction et cie », 256 p., 21 €

Bruno Cabanes prévient d'emblée : *« La première fois que je suis allé à Peleliu, ne sachant que regarder, je n'ai rien vu. »* L'île de Peleliu ? Un de ces confettis qui composent l'archipel des Palaos, perdu dans l'immensité du Pacifique occidental. Un paradis qui s'est transformé en enfer du 15 septembre au 27 novembre 1944, lorsque l'île a été le théâtre d'une des batailles entre Américains et Japonais parmi les plus féroces de la Seconde Guerre mondiale.

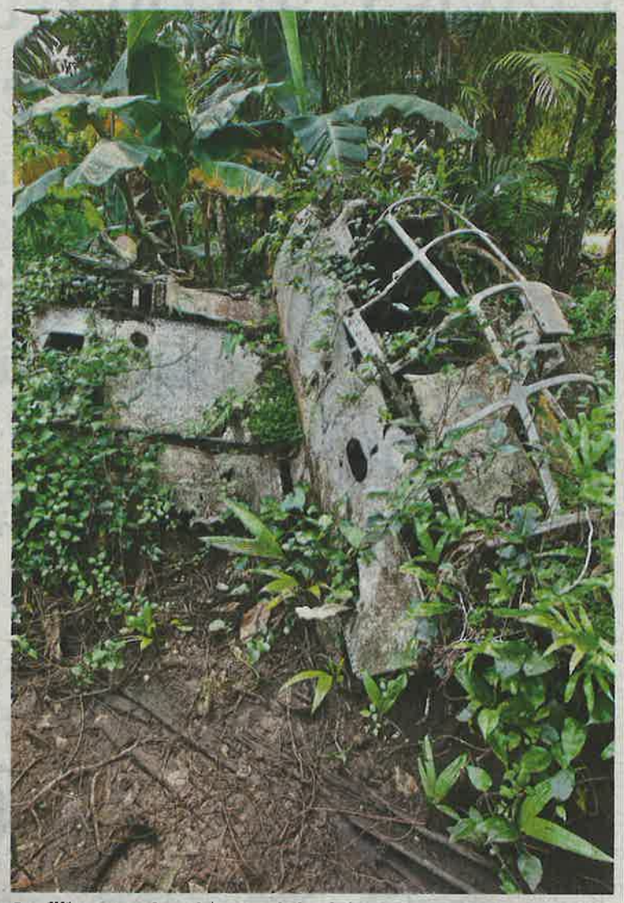
Les stigmates du conflit sont omniprésents, sur les plages, dans la jungle, la mangrove, les grottes de la montagne Umurbrogol, que les marines avaient rebaptisée « Bloody Nose Ridge », « la crête du nez sanglant ». Un lieu se lit, et c'est à ce décryptage que nous invite l'historien-poète : *« Peu à peu, j'ai appris à lire les paysages de Peleliu comme une langue. »*

Tout commence par les mémoires d'un ancien marine, Eugene Sledge, et cet aveu comme une blessure inguérissable : *« Quelque chose en moi est mort à Peleliu. Peut-être une naïveté d'enfant qui croyait à la bonté naturelle de tout être humain. »* Le destin de Sledge ? Aimer les oiseaux et se retrouver à manier le lance-flammes.

Ce qui est formidable, c'est la manière dont Bruno Cabanes réinscrit le carnage de 1944 dans un mouvement plus vaste : celui par lequel ces îles sont entrées, à partir du XVIIIe siècle, dans l'histoire. Surgissent d'autres visages insolites, comme celui d'August Engelhardt, végétarien adepte du naturisme et d'une alimentation à base de noix de coco, parti s'installer en Nouvelle-Guinée allemande pour y fonder une colonie de peuplement. Mais aussi celui de l'anthropologue Augustin Krämer, venu en 1909-1910 étudier les mœurs des populations de l'archipel. On comprend que le livre soit passé sous le signe de Carlo Ginzburg : *« Nulle île n'est une île. »*

Même la guerre est extirpée des légendes et des manichéismes qui empêchent de la penser sérieusement. Il s'agit de lui rendre sa complexité. Œuvre d'autant plus nécessaire que *« chaque génération entre en guerre avec l'imaginaire d'un conflit précédent »*. C'est ainsi que Bruno Cabanes prend soin de croiser les points de vue, de faire place au regard japonais, à celui des Américains d'origine indienne. Il y a une densité humaine exceptionnelle dans ce livre. Qui nous conduit, sans l'adjonction du moindre pathos, et sans complaisance avec l'horreur, à affronter cette question béante : *« Que deviennent les fantômes lorsqu'ils n'ont plus personne à hanter ? »*

Emmanuel Godo



Sur l'île restent les stigmates de la violence des combats, comme cet avion de chasse japonais. *Richard W. Brooks/AFP*

« Quelque chose en moi est mort à Peleliu. Peut-être une naïveté d'enfant qui croyait à la bonté naturelle de tout être humain. »

Éric-Emmanuel Schmitt poursuit son récit de l'histoire humaine dans la Ville éternelle et la cité sainte.

Il était une fois Rome

Les Deux Royaumes
d'Éric-Emmanuel Schmitt
Albin Michel, 540 p., 22,90 €

Avec ce cinquième tome (sur huit) de *La Traversée des temps*, Éric-Emmanuel Schmitt, conteur infatigable, retrace le début de l'ère chrétienne et l'émergence de deux « royaumes », Rome et Jérusalem. Sorti du Déluge et de la gloire des pharaons, le grand récit de l'humanité se poursuit dans cette saga documentée. Nés au néolithique, Noam et Noura, foudroyés un soir d'orage, sont devenus immortels. Faisant des bonds dans l'histoire du temps, ils traversent les grandes époques et s'arrêtent dans ce nouveau volume à une période charnière.

Ce conteur infatigable retrace le début de l'ère chrétienne.

Rome développe sa puissance et ses turpitudes, tandis qu'à Jérusalem, un certain Jésus bouleverse l'ordre établi. Les deux héros immortels se cherchent et se retrouvent au gré des événements. Éternels, ils n'en sont pas moins humains et pris dans des sentiments. Pareillement immortel, Tibor l'Ancien devient druide dans la Gaule bientôt conquise par les Romains : *« Les Gaulois défendaient leur terre, les Romains la conquéraient comme ils eussent envahi n'importe quel territoire. »* On connaît l'issue.

Une fois à Rome, amis de Spartacus, méfiants vis-à-vis d'Auguste et des luttes fratricides, les héros d'Éric-Emmanuel Schmitt vivent les heures troubles de la cité tout comme des amours compliqués. De Jérusalem, enfin, l'histoire est racontée par un certain Saül, dans sa prison, avant que les héros ne se rendent dans la cité sainte pour comprendre : *« Le royaume de Jésus n'avait rien de terrestre, rien de concret, rien de romain. Il s'adressait aux âmes, abolissait les rangs, les coutumes, les lois. »* À suivre.

Christophe Henning